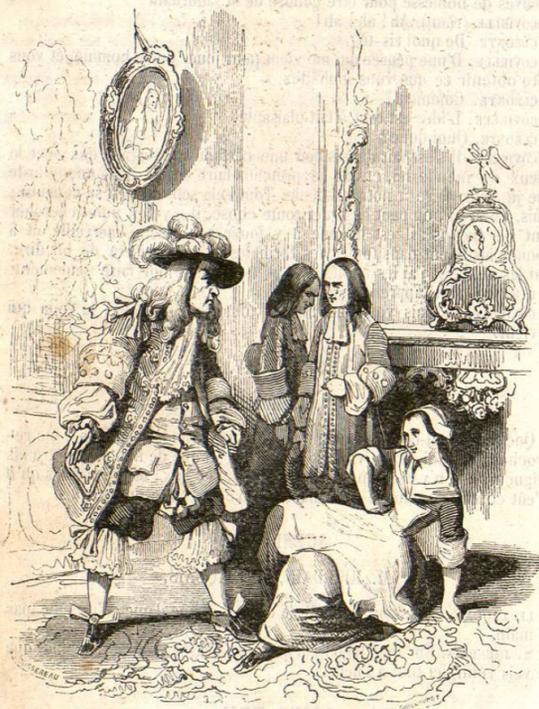


DORANTE. Ma foi, madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aimez plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMÈNE. Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE. Vous vous moquez, madame, de vous y figurer tant de difficultés; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE. Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons: l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez; et je ne veux point cela.



Nicole tombant à terre à force de rire. — ACTE III, SCÈNE II.

DORANTE. Ah! madame! ce sont des bagatelles; et ce n'est pas par là...

DORIMÈNE. Je sais ce que je dis; et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE. Eh! madame, de grâce! ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, et souffrez... Voici le maître de logis.

SCÈNE XIX.

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

M. JOURDAIN (après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène). Un peu plus loin, madame.

DORIMÈNE. Comment?

M. JOURDAIN. Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE. Quoi donc?

M. JOURDAIN. Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE. Madame, M. Jourdain sait son monde.

M. JOURDAIN. Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir

assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; et, si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE. Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (Bas à Dorimène.) C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE (bas à Dorante). Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE. Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN. C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE. Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE. J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. JOURDAIN. Je n'ai rien fait encore, madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE (bas à M. Jourdain). Prenez bien garde au moins à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN (bas à Dorante). Ne pourrai-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE (bas à M. Jourdain). Comment! gardez-vous en bien. Cela serait vilain à vous; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. (Haut.) M. Jourdain, madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE. Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN (bas à Dorante). Que je vous suis obligé, monsieur, de lui parler ainsi pour moi!

DORANTE (bas à M. Jourdain). J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN (bas à Dorante). Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE. Il dit, madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE. C'est bien de la grâce qu'il me fait.

M. JOURDAIN. Madame, c'est vous qui faites les grâces, et...

DORANTE. Songeons à manger.

SCÈNE XX.

M. JOURDAIN, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS (à M. Jourdain). Tout est prêt, monsieur.

DORANTE. Allons donc nous mettre à table; et qu'on fasse venir les musiciens.

SCÈNE XXI.

ENTRÉE DE BALLET.

Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble, après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMÈNE, M. JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSIENS, UN LAQUAIS

DORIMÈNE. Comment! Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique.

M. JOURDAIN. Vous vous moquez, madame; et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert.

(Dorimène, M. Jourdain, Dorante et les trois musiciens se mettent à table.)

DORANTE. M. Jourdain a raison, madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en était mêlé, tout serait dans les règles; il y aurait partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux: de vous parler d'un pain de rive à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à séve veloutée armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un carré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; et, pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros din-don, cantonnée de pigeonneaux, et couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; et,

comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE. Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN. Ah! que voilà de belles mains!

DORIMÈNE. Les mains sont médiocres, monsieur Jourdain, mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

M. JOURDAIN. Moi, madame? Dieu me garde d'en vouloir parler! Ce ne serait pas agir en galant homme; et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE. Vous êtes bien dégoutté.

M. JOURDAIN. Vous avez trop de bonté...

DORANTE (après avoir fait signe à M. Jourdain). Allons, qu'on donne du vin à M. Jourdain et à ces messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.

DORIMÈNE. C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère que d'y mêler la musique; et je me vois ici admirablement régalé.

M. JOURDAIN. Madame, ce n'est pas...

DORANTE. Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

PREMIER ET SECOND MUSIENS, ensemble, un verre à la main.

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour.

Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!

Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,

Et je sens pour tous deux redoubler mon amour.

Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,

Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits!

Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!

Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,

Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits.

Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,

Une ardeur éternelle.

SECOND ET TROISIÈME MUSIENS, ensemble.

Buvons, chers amis, buvons;

Le temps qui fuit nous y convie.

Profitions de la vie

Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,

Adieu le bon vin, nos amours.

Dépêchons-nous de boire,

On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots

Sur le vrai bonheur de la vie:

Notre philosophie

Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir et la gloire

N'ont point les soucis fâcheux;

Et ce n'est qu'à bien boire

Que l'on peut être heureux.

Tous trois ensemble.

Sus, sus, du vin partout; versez, garçon, versez;

Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMÈNE. Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter; et cela est tout à fait beau.

M. JOURDAIN. Je vois encore ici, madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE. Ouais! M. Jourdain est galant plus que je ne pensais.

DORANTE. Comment, madame! pour qui prenez-vous M. Jourdain?

M. JOURDAIN. Je voudrais bien qu'elle me prit pour ce que je dirais.

DORIMÈNE. Encore!

DORANTE (à Dorimène). Vous ne le connaissez pas.

M. JOURDAIN. Elle me connaîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE. Oh! je le quitte.

DORANTE. Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que M. Jourdain, madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMÈNE. M. Jourdain est un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN. Si je pouvais ravir votre cœur, je serais...

SCÈNE II.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSIENS, LAQUAIS.

M^{me} JOURDAIN. Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressément à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien! C'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener!

DORANTE. Que voulez-vous dire, madame Jourdain? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dé-

pense son bien, et que c'est lui qui donne ce égal à madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux garder aux choses que vous dites.

M. JOURDAIN. Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne tout ceci à madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

M^{me} JOURDAIN. Ce sont des chansons que cela; je sais ce que je sais.

DORANTE. Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

M^{me} JOURDAIN. Je n'ai que faire de lunettes, monsieur, et je vois assez clair; il y a longtemps que je sens les choses et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, madame, pour une grande dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous de mettre la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE. Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez de m'exposer aux sottises visions de cette extravagante.

DORANTE (suivant Dorimène qui sort). Madame, hola! madame, où courez-vous?



Cléonte en Turc. — ACTE IV, SCÈNE VI.

M. JOURDAIN. Madame... Monsieur le comte, faites-lui mes excuses, et tâchez de la ramener.

SCÈNE III.

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Ah! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits! vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité!

M^{me} JOURDAIN. Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN. Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(Les laquais emportent la table.)

M^{me} JOURDAIN (sortant). Je me moque de cela: ce sont mes droits que je défends; et j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN. Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCÈNE IV.

M. JOURDAIN.

Elle est arrivée là bien malheureusement ! J'étais en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit... Qu'est-ce que c'est que cela ?

SCÈNE V.

M. JOURDAIN, COVIELLE (déguisé).

COVIELLE. Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN. Non, monsieur.

COVIELLE (étendant la main à un pied de terre). Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN. Moi ?

COVIELLE. Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

M. JOURDAIN. Pour me baiser ?

COVIELLE. Oui. J'étais grand ami de feu monsieur votre père.

M. JOURDAIN. De feu monsieur mon père ?

COVIELLE. Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN. Comment dites-vous ?

COVIELLE. Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN. Mon père ?

COVIELLE. Oui.

M. JOURDAIN. Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE. Assurément.

M. JOURDAIN. Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

COVIELLE. Sans doute.

M. JOURDAIN. Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE. Comment ?

M. JOURDAIN. Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE. Lui, marchand ? C'est pure médisance ; il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux ; et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN. Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

COVIELLE. Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN. Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

COVIELLE. Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN. Par tout le monde ?

COVIELLE. Oui.

M. JOURDAIN. Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE. Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN. Quelle ?

COVIELLE. Vous savez que le fils du Grand-Turc est ici ?

M. JOURDAIN. Moi ? non.

COVIELLE. Comment ! il a un train tout à fait magnifique : tout le monde le va voir ; et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. JOURDAIN. Par ma foi, je ne savais pas cela.

COVIELLE. Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN. Le fils du Grand-Turc !

COVIELLE. Oui, et il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN. Mon gendre, le fils du Grand-Turc ?

COVIELLE. Le fils du Grand-Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretient avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : « Acciam croc soler onch alla moustaphgidelum amanahem varahini oussere carbulath ? » c'est-à-dire : N'as-tu point vu une jeune belle personne qui est la fille de M. Jourdain, gentilhomme parisien ?

M. JOURDAIN. Le fils du Grand-Turc dit cela de moi ?

COVIELLE. Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille : « Ah ! me dit-il, marababa sahem ! » c'est-à-dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle !

M. JOURDAIN. Marababa sahem veut dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ?

COVIELLE. Oui.

M. JOURDAIN. Par ma foi, vous faites bien de me le dire ; car, pour moi, je n'aurais jamais cru que marababa sahem eût voulu dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce turc !

COVIELLE. Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire : cacaracamouchen ?

M. JOURDAIN. Cacaracamouchen ? Non.

COVIELLE. C'est-à-dire : Ma chère âme.

M. JOURDAIN. Cacaracamouchen veut dire : Ma chère âme ?

COVIELLE. Oui.

M. JOURDAIN. Voilà qui est merveilleux ! Cacaracamouchen, ma chère âme ! Dirait-on jamais cela ! Voilà qui me confond.

COVIELLE. Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire mamamouchi, qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. JOURDAIN. Mamamouchi ?

COVIELLE. Oui, mamamouchi ; c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde ; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN. Le fils du Grand-Turc m'honore beaucoup ; et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

COVIELLE. Comment ! le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN. Il va venir ici ?

COVIELLE. Oui ; et il a amené toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN. Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE. Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN. Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte ; et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE. Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand-Turc ; et puis, il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand-Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir ; le voilà.

SCÈNE VI.

CLÉONTE (en Turc), TROIS PAGES (portant la veste de Cléonte), M. JOURDAIN, COVIELLE.

CLÉONTE. Ambousahi moqui boraf, Giourdina salamalé qui !

COVIELLE (à M. Jourdain). C'est-à-dire : Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri ! Ce sont façons de parler obligeantes de ce pays-là.

M. JOURDAIN. Je suis très-humble serviteur de son altesse turque.

COVIELLE. Carigar camboto oustin moraf.

CLÉONTE. Oustin yoc catamaléqui basum base alla moram !

COVIELLE. Il dit : Que le ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents !

M. JOURDAIN. Son altesse turque m'honore trop ; et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE. Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.

CLÉONTE. Bel-men.

COVIELLE. Il dit que vous aliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

M. JOURDAIN. Tant de choses en deux mots ?

COVIELLE. Oui. La langue turque est comme cela ; elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE VII.

COVIELLE.

Ah ! ah ! ah ! ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe ! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah ! ah !

SCÈNE VIII.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE. Je vous prie, monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE. Ah ! ah ! Covielle, qui l'aurait reconnu ? Comme te voilà ajusté !

COVIELLE. Vous voyez. Ah ! ah ! ah !

DORANTE. De quoi ris-tu ?

COVIELLE. D'une chose, monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE. Comment ?

COVIELLE. Je vous le donnerais en bien des fois, monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de M. Jourdain pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE. Je ne devine point le stratagème ; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entrepris.

COVIELLE. Je sais, monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE. Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE. Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCÈNE IX.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS (assistants du muphti, chantants et dansants).

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Six Turcs entrent gravement, deux à deux, au son des instruments. Ils portent trois tapis, qu'ils lèvent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs chantants passent par-dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre. Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et se mettent dessus à genoux. Le Muphti et les Dervis restent debout au milieu d'eux ; et pendant que le Muphti invoque Mahomet en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces sans proférer une seule parole, les Turcs assistants se prosternent jusqu'à terre, chantant *Alli*, lèvent les bras au ciel, chantant *Alla* ; et qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se lèvent tous, chantant *Alla ekber* ; et deux Dervis vont chercher M. Jourdain.

SCÈNE X.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS (chantants et dansants) ; M. JOURDAIN (vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban et sans sabre).

LE MUPHTI, à M. Jourdain.

Se ti sabir,

Ti responderi ;

Se non sabir,

Tazir, tazir,

Mi star Muphti ;

Ti qui star ti ?

Non entenderi ;

Tazir, tazir.

(Deux Dervis font retirer M. Jourdain.)

SCÈNE XI.

LE MUPHTI ; DERVIS, TURCS (chantants et dansants).

LE MUPHTI.

Dice, Turque, qui star quista ?

Anabatista ? Anabatista ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuingista ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Ussita ? Morista ? Fronista ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star pagania ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Luterana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina ? Mofina ? Zurina ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Mahamétana ? Mahamétana ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamara ? Como chamara ?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI, sautant.

Giourdina, Giourdina.

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahaméta, per Giourdina,

Mi pregar sera e matina.

Voler far un Paladina

De Giourdina, de Giourdina ;

Dar turbanta e dar scarrina,

Con gølera e brigantina,

Per desfender Palestina.

Mahaméta, per Giourdina,

Mi pregar, sera e matina.

(Aux Turcs.) Star bon Turea Giourdina ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI, dansant et chantant.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba ; ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ha la ba, ba la da.

SCÈNE XII.

TURCS (chantants et dansants).

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

SCÈNE XIII.

LE MUPHTI, DERVIS, M. JOURDAIN ; TURCS (chantants et dansants).

Le Muphti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs ; il est accompagné de deux Dervis qui portent l'Alcoran, et qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.

Les deux autres Dervis amènent M. Jourdain, et le font mettre à genoux les mains par terre ; de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au Muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de temps en temps sur l'Alcoran, et tournant les feuilles avec précipitation ; après quoi, en levant les bras au ciel, le Muphti crie à haute voix : *Hou*.

Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistants, s'inclinant et se relevant alternativement, chantent aussi : *Hou, hou, hou*.

M. JOURDAIN (après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos). Ouf !

LE MUPHTI, à M. Jourdain.

Ti non star furba ?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non star forfanta ?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI, aux Turcs.

Donar turbanta ?

LES TURCS.

Ti non star furba ?

No, no, no.

Non star forfanta ?

No, no, no.

Donar turbanta.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansants mettent le turban sur la tête de M. Jourdain au son des instruments.

LE MUPHTI, donnant le sabre à M. Jourdain.

Ti star noble, non star fabbola ;

Pigliar sciabola.

LES TURCS, mettant le sabre à la main.

Ti star noble, non star fabbola ;

Pigliar sciabola.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansants donnent, en cadence, plusieurs coups de sabre à M. Jourdain.

LE MUPHTI.

Dara, dara

Bastonata.

LES TURCS.

Dara, dara

Bastonata.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansants donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI.

Non tener onta,

Questa star l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener onta,

Questa star l'ultima affronta.

LE MUPHTI commence une troisième invocation. Les Dervis le soutiennent par-dessous les bras avec respect ; après quoi les Turcs chantants et dansants, sautant autour du Muphti, se retirent avec lui et emmènent M. Jourdain.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN.

M^{me} JOURDAIN. Ah ! mon Dieu ! miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? quelle figure ! Est-ce un momon que vous allez porter ? et est-il temps d'aller en masque ? Parlez donc, et qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fait ça ?

M. JOURDAIN. Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un mamamouchi !

M^{me} JOURDAIN. Comment donc ?
 M. JOURDAIN. Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire mamamouchi.
 M^{me} JOURDAIN. Que voulez-vous dire avec votre mamamouchi ?
 M. JOURDAIN. Mamamouchi, vous dis-je. Je suis mamamouchi.
 M^{me} JOURDAIN. Quelle bête est-ce là ?
 M. JOURDAIN. Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, paladin.
 M^{me} JOURDAIN. Baladin ? Etes-vous en âge de dapper dans des ballets ?
 M. JOURDAIN. Quelle ignorante ! je dis paladin ; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.
 M^{me} JOURDAIN. Quelle cérémonie donc ?
 M. JOURDAIN. Mahaméta per Giourdina.
 M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce que cela veut dire ?
 M. JOURDAIN. Giourdina, c'est-à-dire Jourdain.
 M^{me} JOURDAIN. Eh bien ! quoi, Jourdain ?
 M. JOURDAIN. Voler par un paladina de Giourdina.
 M^{me} JOURDAIN. Comment ?
 M. JOURDAIN. Dar turbanta con galera.
 M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce à dire cela ?
 M. JOURDAIN. Per defendere Palestina.
 M^{me} JOURDAIN. Que voulez-vous donc dire ?
 M. JOURDAIN. Dara, dara hastonata.
 M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?
 M. JOURDAIN. Non tener onta, questa star l'ultima affronta.
 M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce donc que cela ?
 M. JOURDAIN (chantant et dansant). Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da (Il tombe par terre.)
 M^{me} JOURDAIN. Hélas ! mon Dieu ! mon mari est devenu fou.
 M. JOURDAIN (se relevant et s'en allant). Paix, insolente ! Portez respect à M. le mamamouchi.
 M^{me} JOURDAIN (seule). Où est-ce donc qu'il a perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. (Apercevant Dorimène et Dorante.) Ah ! ah ! voici justement le reste de notre écu. Je ne vois que chagrins de tous côtés.

SCÈNE II.

DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE. Oui, madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir, et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE. J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.
 DORANTE. Outre cela, nous avons ici, madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre ; et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE. J'ai vu là des apprêts magnifiques ; et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret ; et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE. Ah ! madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ?

DORIMÈNE. Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu vous n'auriez pas un sou.

DORANTE. Que j'ai d'obligation, madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE. J'usurai bien de tous les deux. Mais voici notre homme ; la figure en est admirable.

SCÈNE III.

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

DORANTE. Monsieur, vous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand-Turc.

M. JOURDAIN (après avoir fait les révérences à la turque). Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

DORIMÈNE. J'ai été bien aise d'être des premières, monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN. Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent ; et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici, pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE. Cela n'est rien : j'excuse en elle un pareil mouvement. Votre cœur lui doit être précieux ; et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN. La possession de mon cœur est une chose qui vous est tout acquise.

DORANTE. Vous voyez, madame, que M. Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa grandeur, connaître encore ses amis.

DORIMÈNE. C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.
 DORANTE. Où est donc son altesse turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.
 M. JOURDAIN. Le voilà qui vient ; et j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV.

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, CLÉONTE (habillé en Turc).

DORANTE (à Cléonte). Monsieur, nous venons faire la révérence à votre altesse comme amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très-humbles services.

M. JOURDAIN. Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra ; et il parle turc à merveille. Holà ! où diantre est-il allé ? (A Cléonte.) Strouf, strif, straf, straf : monsieur est un grande segnore, grande segnore, grande segnore ; et madame, une granda dama, granda dama. (Voyant qu'il ne se fait pas entendre.) Ah ! (A Cléonte, montrant Dorante.) Monsieur, lui, mamamouchi français ; et madame, mamamouchi française. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon ! voici l'interprète.

SCÈNE V.

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, CLÉONTE (habillé en Turc), COVIELLE (déguisé).

M. JOURDAIN. Où allez-vous donc ? Nous ne saurions rien dire sans vous. (Montrant Cléonte.) Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. (A Dorimène et à Dorante.) Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE. Alabala crociam acci boram alabamen.
 CLÉONTE. Cataléqui tubal ourin soter amalouchan !
 M. JOURDAIN (à Dorimène et à Dorante). Voyez-vous ?
 COVIELLE. Il dit : Que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN. Je vous l'avais bien dit qu'il parle turc.
 DORANTE. Cela est admirable !

SCÈNE VI.

LUCILE, CLÉONTE, M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, COVIELLE.

M. JOURDAIN. Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner la main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE. Comment ! mon père, comme vous voilà fait ! Est-ce une comédie que vous jouez ?

M. JOURDAIN. Non, non ; ce n'est pas une comédie : c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. (Montrant Cléonte.) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE. A moi, mon père ?
 M. JOURDAIN. Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâce au ciel de votre bonheur.

LUCILE. Je ne veux point me marier.
 M. JOURDAIN. Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE. Je n'en ferai rien.
 M. JOURDAIN. Ah ! que de bruit. Allons, vous dis-je ; ça, votre main.

LUCILE. Non, mon père : je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte ; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités que de... (Reconnaissant Cléonte.) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entièrement obéissance ; et c'est à vous de disposer de moi selon vos volontés.

M. JOURDAIN. Ah ! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir ; et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE VII.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, M. JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, DORIMÈNE, COVIELLE.

M^{me} JOURDAIN. Comment donc ! qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

M. JOURDAIN. Voulez-vous vous taire, impertinente ! Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

M^{me} JOURDAIN. C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein ? et que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

M. JOURDAIN. Je veux marier notre fille avec le fils du Grand-Turc.
 M^{me} JOURDAIN. Avec le fils du Grand-Turc ?

M. JOURDAIN. Oui. (Montrant Covielle.) Faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

M^{me} JOURDAIN. Je n'ai que faire du truchement ; et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. JOURDAIN. Voulez-vous vous taire, encore une fois !
 DORANTE. Comment ! madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là ? Vous refusez son altesse turque pour gendre ?

M^{me} JOURDAIN. Mon Dieu ! monsieur, mêlez-vous de vos affaires.
 DORIMÈNE. C'est une grande gloire qui n'est pas à rejeter.
 M^{me} JOURDAIN. Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.
 DORANTE. C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages.

M^{me} JOURDAIN. Je me passerai bien de votre amitié.
 DORANTE. Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.
 M^{me} JOURDAIN. Ma fille consent à épouser un Turc ?
 DORANTE. Sans doute.

M^{me} JOURDAIN. Elle peut oublier Cléonte ?
 DORANTE. Que ne fait-on pas pour être grande dame ?
 M^{me} JOURDAIN. Je l'étranglerais de mes mains si elle avait fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN. Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

M^{me} JOURDAIN. Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.
 M. JOURDAIN. Ah ! que de bruit !
 LUCILE. Ma mère...

M^{me} JOURDAIN. Allez, vous êtes une coquine.
 M. JOURDAIN (à madame Jourdain). Quoi ! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ?

M^{me} JOURDAIN. Oui. Elle est à moi aussi bien qu'à vous.
 COVIELLE (à madame Jourdain). Madame...

M^{me} JOURDAIN. Que me voulez-vous conter, vous ?
 COVIELLE. Un mot.

M^{me} JOURDAIN. Je n'ai que faire de votre mot.
 COVIELLE (à M. Jourdain). Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

M^{me} JOURDAIN. Je n'y consentirai point.
 COVIELLE. Ecoutez-moi seulement.

M^{me} JOURDAIN. Non.
 M. JOURDAIN (à madame Jourdain). Ecoutez-le.

M^{me} JOURDAIN. Non, je ne veux pas l'écouter.
 M. JOURDAIN. Il vous dira...

M^{me} JOURDAIN. Je ne veux point qu'il me dise rien.
 M. JOURDAIN. Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous ferait-il mal d'entendre ?

COVIELLE. Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

M^{me} JOURDAIN. Eh bien ! quoi ?
 COVIELLE (bas à madame Jourdain). Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand-Turc ?

M^{me} JOURDAIN (bas à Covielle). Ah ! ah !
 COVIELLE (bas à madame Jourdain). Et moi, Covielle, qui suis le truchement.

M^{me} JOURDAIN (bas à Covielle). Ah ! comme cela, je me rends.
 COVIELLE (bas à madame Jourdain). Ne faites pas semblant de rien.

M^{me} JOURDAIN (haut). Oui, voilà qui est fait ; je consens au mariage.
 M. JOURDAIN. Ah ! voilà tout le monde raisonnable. (A madame Jourdain.) Vous ne voulez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand-Turc.

M^{me} JOURDAIN. Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

DORANTE. C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, madame et moi.

M^{me} JOURDAIN. Je consens aussi à cela.
 M. JOURDAIN (bas à Dorante). C'est pour lui faire accroire.

DORANTE (bas à M. Jourdain). Il faut bien l'amuser avec cette feinte.
 M. JOURDAIN (bas). Bon, bon. (Haut.) Qu'on aille querir le notaire.

DORANTE. Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à son altesse turque.

M. JOURDAIN. C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.
 M^{me} JOURDAIN. Et Nicole ?
 M. JOURDAIN. Je la donne au truchement ; et ma femme à qui la voudra.

COVIELLE. Monsieur, je vous remercie. (A part.) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

BALLET DES NATIONS.

PREMIÈRE ENTRÉE.

UN DONNEUR DE LIVRES, dansant ; IMPORTUNS, dansants ; DEUX HOMMES DU BEL AIR, DEUX FEMMES DU BEL AIR, DEUX GASCONS, UN SUISSE, UN VIEUX BOURGEOIS BAILLARD, UNE VIEILLE BOURGEOISE BAILLARDE, TROUPE DE SPECTATEURS, chantants.

CHŒUR DE SPECTATEURS, au Donneur de livres.
 A moi, monsieur, à moi ; de grâce, à moi, monsieur !

Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.
 PREMIER HOMME DU BEL AIR.
 Monsieur, distinguez-vous parmi les gens qui crient :
 Quelques livres ici ; les dames vous en prient.
 SECOND HOMME DU BEL AIR.

Holà, monsieur ! monsieur, ayez la charité
 D'en jeter de notre côté !

PREMIÈRE FEMME DU BEL AIR.
 Mon Dieu ! qu'aux personnes bien faites
 On sait peu rendre honneur céans !
 SECONDE FEMME DU BEL AIR.

Ils n'ont des livres et des hautes
 Que pour mesdames les grisettes.

PREMIER GASCON.
 Ha ! l'homme aux livres ; qu'on m'en vaille ;
 J'ai déjà le poumon usé.

Bons boyez qu'chacun m'a raille,
 Et j'é suis escandalisé
 Dé boir es mains dé la carafle
 Cé qui m'est par tous refusé.

SECOND GASCON.
 Hé ! cadédis, monsu, boyez qui l'on put être.
 Un libret, jé bous prie, au varon d'Asbarat.
 Jé pense, mordi, qué l'fat
 N'a pas l'honneur dé mé connaître.

UN SUISSE.
 Montsir le donnair de papicir,
 Que veul dir' su' façon de lire ?
 Mot, l'écorchair tout mon gosicir

A chriar,
 Sans que je pouvre afoir ein libre :
 Pârlé, mon foi, montsir, je pense vous l'être ifre !
 Le Donneur de livres, fatigué par les Importuns qu'il trouve toujours sur ses pas, se retire en colère.

UN VIEUX BOURGEOIS BAILLARD.
 De tout ceci, franc et net,
 Je suis mal satisfait.
 Et cela, sans doute, est laid,
 Que notre fille,
 Si bien faite et si gentille,
 De tant d'amoureux l'objet,
 N'ait pas à son souhait
 Un livre de ballet,
 Pour lire le sujet
 Du divertissement qu'on fait ;
 Et que toute notre famille
 Si proprement s'habille
 Pour être placée au sommet
 De la salle, où l'on met
 Les gens de l'intrigue.
 De tout ceci, franc et net,
 Je suis mal satisfait ;
 Et cela, sans doute, est laid.

UNE VIEILLE BOURGEOISE BAILLARDE.
 Il est vrai que c'est une honte ;
 Le sang au visage me monte,
 Et ce jeteur de vers qui manque au capital,
 L'entend fort mal.
 C'est un brutal,
 Un vrai cheval,
 Franc animal,
 De faire si peu de compte
 D'une fille qui fait l'ornement principal
 Du quartier du Palais-Royal,
 Et que ces jours passés un comte
 Fut prendre la première au bal.
 Il l'entend mal :
 C'est un brutal,
 Un vrai cheval,
 Franc animal.

HOMMES DU BEL AIR.
 Ah ! quel bruit !

FEMMES DU BEL AIR.
 Quel fracas ! quel chaos ! quel mélange !
 HOMMES DU BEL AIR.

Quelle confusion ! quelle cohue étrange !
 Quel désordre ! quel embarras !
 PREMIÈRE FEMME DU BEL AIR.

On y sèche.
 SECONDE FEMME DU BEL AIR.
 L'on n'y tient pas.

PREMIER GASCON.
 Rentré, je suis à vous.

SECOND GASCON.
 J'enragé, Dieu mé damne
 LE SUISSE.

Ah ! que li faire saif dans sti sal' de cians !
 PREMIER GASCON.

Jé murs.
 SECOND GASCON.
 Jé perds la tramontane.
 LE SUISSE.

Mon foi, moi, le foudrais être hors de dedans.
 LE VIEUX BOURGEOIS BAILLARD.

Allons, ma mie,
 Suiwez mes pas,
 Je vous en prie.